

Moissons d'esprit

Prières et diableries

en

Maine

Paul VALLIN

Dédicace

Le rêve est toujours trop loin pour être atteint, mais c'est sans doute le mystère de son éloignement qui incite la curiosité à le poursuivre et, parfois, à le transformer en création. Transformer le rêve en vers, c'est le secret du poète et, parfois, ... du diable !

***À ceux qui, dans la vie, gardent une place pour leurs rêves,
À ceux qui, dans la nuit, regardent encore la lune,
Aux Sages, s'il en reste...***

*Comme les femmes qui, jadis,
Filait sur leur quenouille
La laine de leur vêtue,
Le poète file les mots
Pour écrire leur musique
Et composer ainsi
La magie d'un mystère
Que l'on appelle... le rêve !*

*« Je vous ai montré le chemin,
c'est à vous de le parcourir. »*

Bouddha.

Avertissement.

Curieux de goûter à un fruit inconnu, défendu sans autre raison que la volonté du Seigneur, nos premiers parents ont, en le croquant, acquis 'La Connaissance', fait naître l'humanité et imaginé (ou rêvé ?...) les dieux et les diables.

Prétendre, par des poèmes, des contes ou des légendes, éveiller la pensée philosophique dans les esprits, peut paraître présomptueux. L'aquarelle de l'artiste, la ballade du troubadour, le vers du poète, l'aphorisme du scribe, le chant de l'oiseau, la couleur des fleurs, sont les fruits du même arbre : celui qui portait la pomme cueillie par Ève ! C'est la même curiosité qui m'a invité à découvrir les fabuleuses histoires des dieux et des diables du Maine. Je veux donc croire, qu'avec leur poésie un tantinet divine et diabolique, je parviendrai à séduire le lecteur et l'inviter, tel un papillon, à voltiger des marguerites de mon pré jusqu'à l'or des étoiles, en traversant paisiblement ces étapes de méditation. Mais...et la philosophie ? me demanderez-vous.

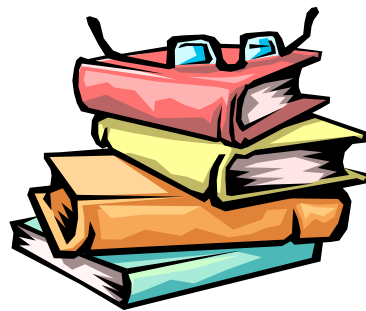
A vrai dire, je n'ai pas de formule à vous proposer pour la rejoindre. Je n'ai même pas souvenir de l'avoir apprise sur les bancs de mon collègue, même si, comme tous les potaches de ma génération, j'ai fait mes humanités en poursuivant la pensée grecque de Pythagore à Plotin. L'Iliade m'a initié, Thalès m'a confié sa sagesse, Socrate m'a questionné, mais Platon m'a inquiété car je crains l'utopie ! Avec Galilée, j'ai abjuré les hérésies de l'Église ; pour devenir citoyen, j'ai visité Montesquieu ; je m'en suis consolé avec Spinoza. Il fallut bien ensuite en passer par Hegel, mais le matérialisme marxiste me fit comprendre que le génie philosophique n'accompagne pas forcément la perfection humaine, ni les bons sentiments comme l'amour du prochain et la tolérance d'une autre pensée. La philosophie n'est pas dans les livres savants, elle est dans l'esprit où elle se révèle comme l'intuition du Bien et du Meilleur. C'est pourquoi j'ai tenté de plaquer la Vérité raisonnée des uns, sur l'amour de la nature des autres, en philosophant ces vers qui sont le fruit de mon âme, de mon « logos » auraient dit les Grecs antiques.

Mais...où va le blanc quand la neige a fondu ? me demanderez-vous pour comprendre ma démarche littéraire. Il va à la philosophie de l'esprit, vous répondrais-je. Quand le spectacle des diableries humaines me fait désespérer du sens de la vie, j'aimerais pouvoir me dire que Platon n'avait pas tort, et qu'il doit exister quelque part un « ailleurs » de nous même, un 'Bien' divin dont la présence nous est nécessaire en croyant que l'on doit vivre pour lui. L'existence serait sans doute plus facile à partager, mais...où serait la philosophie ? Alors qu'importe, je m'accommode de mes réponses !

Mon carnet de route souhaite simplement vous distraire en faisant voyager l'esprit au-delà de notre enveloppe humaine.

Paul Vallin

La poésie ?...



c'est ce qui console l'âme

d'appartenir au corps.

Autres publications

A la "Pensée Universelle" :

- *La plume dans le casque* (1987)
- *Les "Frances" d'outre-mer* (1987). Collection du « Club 89 ».

Aux éditions de Neustrie :

- *Les légendes du Maine et du terroir gérois* (2000) Tome I "Les légendes villageoises".
Prix Korrigan 2001
Prix Henri Gillard de la Nouvelle 2001.

Aux éditions du Petit Pavé :

- *L'Ordre du Saint Graal et autres histoires sarthoises* (2003)
- *Les légendes du Maine et du terroir gérois. Tome II "Les légendes mythologiques"* (2004)

Aux éditions Bénévent :

- *Les légendes de l'Histoire de France* (2003) Tome I. Prix 2004 du Cambouis Club
- *Les légendes de l'Histoire de France* (2004) Tome II

Aux éditions Normant-Amalthée

- *Poèmes et Légendes d'Armorique* (2005). Prix Henri Maho 2001 de la ville de Guérin.
- *Les Bretons racontent l'Histoire* (2005).
- *Le Souffle du monde. Recueil de poésies* (2007)
- *Nouvelles du large. Recueil de nouvelles* (2007)

Aux éditions Cheminements

- *Le Huron Blanc* (2007)

Contributions rédactionnelles

- *Vingt-cinq ans de l'Armée française*
- *La Nouvelle Calédonie : 1981-1986*
- *La Vie Mancelle et Sarthoise*
- *La revue des A.E.T.*
- *La revue du Souvenir de la Chouannerie Sarthoise.*

Contributions poétiques :

- *Le Cambouis Club* (Deuxième prix 2004 des légendes de l'Histoire).
- *Le scribe d'Opale* (Deuxième prix 2004 du recueil de Fables et de Poésies champêtres).
- *Mai littéraire* (château de Talcy).
- *Jeux poétiques de la ville de Vannes* (Grand prix de poésie 1999).
- *Les jeux floraux des Cévennes* (1^{er} prix de Fable 2001 ; 3^e prix de poésie mystique 2001).
- *Les jeux floraux du Trégor.*
- *Festival poétique de Saint-Nazaire* (3^e prix de poésie libre 2000.
3^e prix de la Nouvelle 2000).

*Sur chaque mot je m'efforce de mettre une note d'amour
afin que son message vous soit musique de cœur.*

Préambule : un théâtre pour l'esprit...

*Quel enfer que d'écrire ! C'est mettre bout à bout
Des mots, des lignes, des phrases qui s'égrainent en chapelet
Jusqu'à faire que les pages qui s'entassent à vos pieds,
Fassent un tas de papier qui vous gêne pour marcher.
Il faut donc un beau jour dégager un espace,
Et aller proposer votre prose au marché !
Les Celtes n'écrivaient pas la langue dont ils usaient,
Ils craignaient, disaient-ils, qu'elle ne soit profanée
Par ceux qui la liraient sans connaître leur pensée.
M'inspirant de leur fait, j'ai laissé enfermé
Les fruits de mon esprit dans le bogue du verbal ;
Aujourd'hui ils sont mûrs, leur moisson est à faire.*

*Les quartiers de roture de ma plume indocile
Refusent de se soumettre aux règles subventionnées ;
Entre 'prêt à penser', et le comique bourgeois,
Mon rire veut préserver le propre de sa pensée,
Peu m'importe s'il déchaîne l'ire des Maîtres à écrire.
Je veux pouvoir tracer des mots qui aient une trogne,
Et qui expriment la rogne d'une gueule d'emprisonné.
J'ai fréquenté Villon, admiré Valéry,
Écouté les Anciens qui s'inspiraient d'une muse,
J'ai bu leurs vérités comme on prend la tétée ;
Puis j'ai joué au scribe pour écrire la musique
De ces notes qui peuplaient mes rêves de partition.*

*J'ai fait avec mes mots ce que les paysans
Font avec leur sueur : un labeur de terrien !
Méditant en silence, partageant la douleur
De mes frères de misère, j'ai voulu raconter
La Vie, l'Amour, le Temps, et d'autres choses aussi.
Connaissant le mot « Faim », j'ai rêvé de beaux grains
À faire moudre au moulin, à faire cuire au fournil,
Afin de vous offrir une odeur de bon pain.
« **Qui donc t'a fait entrer dans le club des poètes ? ...** »
Demandait un critique contestant mon talent,
« **Le même qui me donna la condition humaine !** »
Lui ai-je répondu, mettant fin aux questions.*

*Je laisse donc à ma plume le soin de faire jaillir
L'imaginaire enfoui au fond de ma mémoire,
Pour vous livrer sans fard l'univers de cette fée
Que les poètes appellent leur muse d'inspiration.
Moi je n'ai pas de nom à donner à la voix
Qui raconte ma nature et tous mes sentiments
Naissant avec les vents qui soufflent sur mon esprit.
Ma logique d'écriture n'est pas un don de fée,
Elle n'est même pas logique, elle se rit des méthodes !
Voyez-vous j'ai faiblesse d'aimer sa griffe lutine,
Elle refuse d'enfermer ses mots dans une mode
Pour faire de Poésie un théâtre pour l'esprit.*

Table des matières

Dédicace

Avertissement

La poésie...

Autres publications

Préambule : un théâtre pour l'esprit...

Table des matières :

1- L'œuf cosmique.

2- Mon poème est semailles...

3- Promenade en mon terroir.

4- La balade des saisons.

5- Le paradis des abeilles.

6- Le chemin.

7- La couleur du ciel.

8- La naissance de l'aurore.

9- La voix des fées.

10- Le lavoir du village.

11- La lanterne fut éteinte.

12- La dame du passé.

13- Magicien de terroir.

14- La toucheuse du bocage.

15- La chasse au démon.

16- La brume de Mondragon.

17- Le moulin du diable.

18- Le loup celte.

19- Le joueur de flûte.

20- L'étoile du berger.

21- L'étoile filante.

22- Les pierres philosophiques.

23- L'arbre mort.

24- Recommence !

25- Ulysse, la graine d'humanité.

26- La prière de la Pierre.

27- Le Noël d'Adam.

28- L'âme du Troubadour.

29- La prière du Soldat.

30- On n'invente pas les hommes !

En guise de conclusion

Le dernier mot !

Je sens qu'un mystère est enfermé dans mon esprit, je ne peux me défaire de la conviction qu'un secret a été caché en cet endroit et que je dois le découvrir !



L'œuf cosmique

*Fatigué d'être seul, l'infini un beau jour
Tira de sa besace une poussière de néant,
En fit un œuf cosmique qu'il couva brutalement.
De là tout a jailli : Matière et Rayonnement,
A qui il fut confié de construire un système
D'atomes et de cosmos, d'univers et planètes.*

*L'infinissable poussée désintégra son œuf,
Une alchimie cosmique dotée d'étranges forces,
Mit alors en mouvement des atomes d'Hydrogène.
Au sein de leurs nuages ils firent se mélanger
Une centaine d'éléments minéraux en balade,
Pour les amalgamer en soleils et planètes.*

*La Terre fut de celles-ci ; en son cœur une fournaise
Fit pousser des volcans générant des gaz lourds
Qui, se refroidissant, firent tomber des déluges,
Dégageant l'atmosphère, créant des océans.
Désormais c'est gagné, la nature fait son œuvre,
Fermentant ses produits elle va créer la Vie !*

*Donc la chimie s'implante dans le bleu de la Terre,
Elle compose lentement la présence de la vie.
Dans la mare primitive la cellule apparaît,
Et fait naître un protiste qu'aguiche une bactérie.
Le ver de vase survient, et enfin l'animal,
Commence alors l'histoire de la matière vivante.*

*Je vous offre ces vers, extraits de cette vase
D'où nous sommes apparus, merveilles de création
S'installant à demeure sur la planète bleue.
Elle sut faire les arbres, et faire naître les hommes
Qui apprirent à leur tour à construire des soleils,
Oubliant d'admirer le bleu de notre Terre !*

Deux forces gouvernent le monde : l'Artifice et la Nature !

Mon poème est semailles...

*Je me suis abreuvé aux sources de l'Hélicon,
Dont l'eau pure m'a doté du don de poésie
Afin que de ma plume s'envolent, tel Pégase,
Des mots en liberté gambadant dans le vent,
Pour parler du péché de notre humanité.*

*En ces temps de labour ma plume devient le soc
Creusant sur le papier un sillon pour des mots
Qui se voudraient semailles d'une future moisson.
Tombé hors du chemin, mon esprit naufragé
S'accroche à la nature pour chercher Vérité.*

*A défaut de trouver une raison d'espérer
Dans l'Ordre qui mène le monde et qui bombarde les villes,
Je refuse à Satan le soin d'écrire l'Histoire.
Je frappe donc à la porte des esprits encore libres
Pour déclamer message qui soit d'humanité.*

*Éternel sablier qui n'a jamais trompé
Ni les Hommes, ni le Temps, le soleil est la source
Qui fit naître la Vie dans la mer de la Terre.
Mais un devin-prophète déclara un beau jour
Qu'il était un péché que d'y croquer la pomme !*

*Évidemment cela devint " Révélation ",
Conditionnant l'humain, sa vie, sa mort, ses dieux !
Désormais fut écrit qu'humanité serait
Le jouet d'un divin exigeant soumission
À ses lois, à ses dogmes, cela au nom d'un Ordre.*

*Mais cet Ordre c'est l'enfer qui dresse des croix en terre,
Et je refuse ce choix devant l'éternité.
J'éprouve un frisson d'âme en défiant l'interdit,
Et dans ce cœur à tête que livre ma nature,
Je crois plus au soleil qu'aux bon dieu et ses saints.*

" Pourquoi faire un procès à ses adorateurs ? "
*Me direz-vous choqués de mon propos païen.
Je ne leur reproche pas de croire aux dons du Ciel,
Mais je rejette le dogme d'une vengeance divine
Qui châtie les enfants du péché des parents.*

*J'appuie mon pouce au ciel pour signer mon empreinte,
Car ce dieu, comme les hommes, réclame l'identité
De celui qui bouscule la soumission à l'Ordre.
L'amour du genre humain n'est pas dans les nuages,
Il est dans la lumière que diffuse le soleil.*

Le bonheur est un festin qui se déguste miette par miette.

Promenade en mon terroir.

*Le champ, dans ma campagne, est à sa place ancienne.
Son tracé persévère, sa limite est la même,
C'est en le contemplant qu'on prend enfin conscience
Du laborieux silence de la sève des saisons,
De ce travail du temps sur mon terroir du Maine.*

*Sur ce relief antique, dix mille ans de sillons
Ont morcelé les mottes, séparant par labours
D'un côté la forêt dont l'énergie vitale
Fit se dresser les arbres dans un désordre de branches,
Et de l'autre le pré avec ses herbes soumises.*

*Défricheur primitif devenu fils du sol,
Puis humble paysan cultivant sa parcelle,
Travaillant sans relâche, cumulant l'expérience,
L'Homme sut être patient, trouver les bonnes semences,
Il se fit paysan, la terre imprime ses traits.*

*Depuis l'antique araire, le soc ouvre le sol,
Agence l'ordre des cultures, aligne les moissons,
Dessine ce rude labeur que l'homme, à chaque saison,
Compose artistiquement depuis la nuit des temps,
Dessinant paysages pour se faire un terroir.*

*La moisson couvre mon champ, ses beaux épis dorés
Sont le miracle du ciel marié à dame nature.
Le ciel apporte l'eau, le soleil sa chaleur,
L'énergie c'est la terre, ma sueur c'est l'action
Qui fait que la semence se transforme en récolte.*

*Mon champ et ses chevaux, mon vallon et son eau,
Le tracé de mes haies comme mon chemin de terre,
Ou cette odeur de pluie et le bruit du vent d'Ouest,
Sont là signes de nature qui sont complices de cœur.
Ce beau terroir du Maine porte le sens de la vie.*

« *Après la pluie, le beau temps...* »

La balade des saisons.

*Avant d'être un humain, l'Homme fut d'abord poisson
Qui, ayant aperçu la verdure sur la Terre,
S'empessa de quitter son habitat humide.
Puis notre vertébré devint un nostalgique,
Son cœur fut partagé entre deux éléments :
Le flux et le reflux incessants de la mer,
Lui furent musique semblable à celle du vent de terre.
Les coquillages résonnent de ce murmure marin,
Comme frissons de feuillage caressé par zéphyr ;
Tous les chemins de terre aboutissent à la mer.*

*Grand large et chemins creux sont soumis aux saisons.
Le vent, la pluie, la neige, la lune et le soleil,
Sont alternances célestes qui rythment nos pulsions.
Le printemps fait descendre l'astre d'or sur la terre,
Et l'été fait grimper la mer jusqu'au zénith ;
L'automne ce sont les feuilles qui se décrochent des arbres,
Et l'hiver c'est la neige qui en décore les branches.
Ce fondu enchaîné de la ballade du temps,
C'est miracle de nature et mystère des saisons ;
Admirable symphonie du spectacle de la vie !*

*Quand le Blanc chasse le Roux, puis le Vert pousse le Gris,
La bourrée des saisons nous offre un bal champêtre.
Alerté par le son des clochettes dans les prés,
Je m'accoude à la terre, je caresse les écorces,
Je regarde un bourgeon devenir une feuille ;
Moments d'émerveillement devant l'œuvre du temps.
Je suis comme l'écureuil amoureux de son arbre.
J'ai faute d'aimer la terre, et ses humeurs changeantes,
J'apprends avec mes yeux à composer des mots,
Qui puissent vous dire sans bruit les beautés de nature.*

*Quand vient le temps des roses qui s'accrochent aux épines,
Je m'en vais caresser leurs couleurs, leurs odeurs,
Partageant leur parfum avec l'air et le vent.
Puis vient le temps d'été, et je regarde la mer
Me faire un horizon qu'aucune route ne balise,
Je n'y aperçois point chemin pour âme en peine.*

« *Mais peut être est-ce le soir que je prends pour l'aurore ? ...* »

*On peut marcher longtemps de la terre à la mer,
Mais le langage du temps est fait de choses muettes
Qui dessinent des instants qui durent de longs moments.*

*Le temps n'a pas de maître, ni même de serviteurs,
Il alterne les saisons, les conjugue au passé,
Et profite du présent pour se faire un avenir.
Le printemps chasse l'hiver, le jour efface la nuit,
Le vent pousse le nuage, le soleil sèche la pluie.
Je regarde la feuille naître puis s'envoler,
C'est la grande alternance des changements de temps.
Après temps des cerises vient le temps des noyaux,
Puis un noyau planté devient un cerisier.
Le temps joue sans tricher, mais il gagne tout le temps.*

L'homme est un animal qui a remplacé l'instinct par la raison.

Le paradis des abeilles...

*L'abeille, en se pressant, va de la ruche aux fleurs,
Pour butiner pollen et le mettre en rayons
Afin d'offrir son miel, un élixir d'amour
Qui adoucit le goût du labeur quotidien.*

*Laborieuse elle recueille, de sa truëlle buccale,
La gomme si résineuse qui exsude des bourgeons
De feuilles de peupliers, pour fabriquer une colle
Qui colmate toutes les fentes du monde clos de sa ruche.*

*Sa fonction ouvrière est régie par le code
De l'étatisme rucher d'une société d'insectes
Organisée comme si le communisme social
Était collectivisme créé par les abeilles !*

*Ouvrières sacrifiées à spécialisation,
Les abeilles courent et volent, toutes à la queue leu leu,
De la naissance jusqu'à la mort, il faut produire,
C'est leur devoir d'esclaves, c'est la loi de la ruche !*

*Pourtant il en est une, parmi trente mille sujets,
Qui a droit à l'amour sans jamais travailler :
La reine ! et personne d'autre. Même les mâles sont produits
Seulement pour féconder avant d'être supprimés !*

*En essaims, en troupeaux, les abeilles comme les hommes
Croient en un paradis, une théorie savante
Qui vous parle du miel, oubliant Vérité :
La soumission aux lois qui fabriquent des esclaves !*

***À mes Anciens, qui vivaient selon la
nature et en ont tiré ces dictons :***

*Janvier sec et sage est d'un bon présage.
Février trop doux, printemps en courroux.
Si mars entre en lion, il sort en mouton.
Avril le doux, quand il se fâche est le pire de tous.
Petite pluie de mai rend tout le monde gai.
Pluie de Saint-Jean, pluie pour longtemps.
Juillet doit rôtir ce que septembre mûrira.
Août tarit les fontaines ou emporte les ponts.
Septembre se nomme le mai de l'automne.
Quand octobre est de glace, la vermine trépassé.
Novembre chaud au début, froid à la fin.
Quand en décembre il a tonné, l'hiver a avorté.*

*Consulte la nature,
elle te dira qu'elle a créé le jour, la nuit ;
comme elle, sois actif et oisif.*

*Il est vieux comme le monde, et nous ouvre les espaces
du Ciel comme de la Terre, de l'Esprit et du Temps,
il est...*

Le chemin.

*Au milieu des ronciers de la forêt primaire,
Les Hommes de préhistoire domestiquèrent la Terre
En marquant de leur trace les sentes de leurs labeurs.
Ils dessinèrent d'abord les contours de leurs champs,
Façonnant patiemment un paysage rural.
Leurs sinueuses foulées ont tatoué le sol,
Entourant les villages, puis les reliant entre eux
D'une trame circulatoire, véritable relais
De la vie des Ancêtres imprimée sur l'espace.
Les dessins de leurs pas sont mon chemin d'histoire !*

*Les chemins sont bien sûr ces sillons du passé
Des hommes qui ont cherché un passage pour leurs pieds.
Ils peuvent être chemins creux ou chemins pour l'esprit,
Dépassant la sculpture gravée dans la nature,
Pour être le cheminement d'une voie appelée « destin ».
Souterrains intérieurs ou rayons de lumière,
Les chemins nous conduisent au-delà de nos pas ;
Ils sont chemins de croix ou de vagabondages,
Transportant les secrets de nos pèlerinages.
Les chemins sont partout, ils conduisent tous à Rome !*

*Sur le chemin de ronde, qui court sur la courtine,
La sentinelle en armes veillait sur la cité ;
Sur les bords d'une rivière le chemin de halage
Permettait aux chevaux de tirer les gabares.
Sur mon chemin de terre les chars à bœufs d'antan
S'en allaient à pas lents récolter la moisson ;
Sur le chemin de fer traîne encore la fumée
Des trains qui emportaient les voyageurs du temps,
A qui une croix de pierre indiqua un moment
Leur croisée de chemin : ils étaient arrivés !*

*M'imposant son destin un chemin m'a choisi,
Il s'avère hasardeux, douloureux à mon pied.
Je le voudrais courant dans la campagne du Maine,*

*Bordé par un talus, abrité sous les arbres
Qui lui offrent leurs feuilles pour en faire un tapis.
Mon chemin est de terre, il se cache du bitume,
La paix de mon sentier est celle de la nature,
Ma pensée s'y recueille, rejoint l'âme de la Terre,
Y cherchant un sillon pour sa philosophie.
Cette trace de mon passé m'est repère pour l'esprit.*

La couleur du ciel...

*L'alchimie de la terre fit un jour ce miracle
De faire entrer l'esprit dans la matière vivante.
Par hasard génétique, l'animal désigné
Devint « Être pensant » en quête d'une chandelle
Pour éclairer sa route sur un drôle de chemin.
Prenant ensuite conscience de son destin d'humain,
Il s'inventa des dieux, les plaçant tour à tour,
Un jour dans la nature, le lendemain dans le Ciel,
Faisant naître un conflit entre les fées de Terre,
Et des divinités inaccessibles aux hommes.*

*Le conflit fut sanglant, la Nature sacrifiée
A l'ordre d'un dieu céleste condamnant Pierres de terre,
Imposant l'interdit au culte rendu aux sources,
Et le respect sublime de ses lois cléricales ;
Les hommes ne savaient plus où résidaient les dieux.
Ils dressèrent des menhirs, et bâtirent des clochers,
Griffant ciel et nuages pour irriter la foudre,
Montèrent des lanternons abritant des lanternes
Montrant la voie des cieus pour capter les prières,
Leur dôme fièrement dressé vers la divinité.*

*Hérissés d'ardillons, les clochetons du passé
Sont restés sur les toits des édifices anciens.
Ils décorent joliment le ciel de nos cités,
Mais ils sont silencieux, n'appellent plus les fidèles
En sonnant les mâtines, en rythmant heures et jours.
Lanternes et campaniles souhaitaient éclairer,
Clochers et carillons prétendaient saluer ;
Tous ont perdu leur signe mais rappellent aux curieux
L'esthétique de ce sens inscrit dans la charpente
Quand le destin des hommes était aux mains des dieux.*

*Ces dômes furent les symboles de l'étincelle d'esprit
Qui éclaira ce temps où pensée fut dans l'ombre.
Mais les hommes d'aujourd'hui ne regardent plus le ciel,
L'artificiel suffit, la morale est sociale,
Seul profit civilise, l'Homme est domestiqué.
Dans ce monde vide de sens, je rêve sous les lanternes
Que l'être et la nature seraient réconciliés,
Que nos systèmes sauraient de quoi sont faits les hommes,
Que la justice enfin serait celle des Vivants,
Et la couleur du ciel belle comme une aquarelle.*

*L'Homme a dit : « Faisons Dieu, qu'il soit à notre image. »
Il fut, et l'ouvrier adora son ouvrage !*

La naissance de l'aurore.

*L'apparition de l'aube est un moment unique
Auquel il nous revient d'offrir l'hommage des yeux
Pour rendre à la nature le culte de ses aurores.*

*Par une fraîche nuit d'avril, au premier chant du coq,
Je voulus assister sur un balcon champêtre,
À la naissance de l'astre qui illumine nos jours.
Je m'aventurais donc dans la campagne nocturne
Pour rejoindre un étang qui bordait l'horizon ;
Empruntant un sentier, fort sombre malgré la lune,
Les arbres qui le bordaient lui faisant comme une voûte.
Cheminant à l'estime je trébuchais souvent.
Je devinais la sente au pied et à l'oreille,
J'entendais le filet cascasant du ruisseau,
Je captais la fraîcheur olfactive du plan d'eau.
Il n'en demeure pas moins, tous mes sens en alerte,
J'affrontais l'invisible, parfois contre une branche.
Venant des profondeurs certains bruits surprenaient :
Une chouette hululait, des feuilles étaient froissées,
Tout un monde attendait que la nuit se retire.
J'atteignais mon étang dont le sombre miroir
Reflétait, à regret, les étoiles qui partaient.
M'installant face à l'Est, assis sur un vieux tronc,
D'auditeur attentif je devins spectateur.*

*Une lueur subite dessina l'horizon.
Cette timide clarté s'étendit tranquillement,
Transmettant sa lumière à de plus grandes chandelles :
Une poignée de secondes effaça toute la nuit !
Ce fut comme le signal d'un renouveau terrien
Nous révélant des formes, éclairant des couleurs,
Chassant l'ombre de la terre, y réveillant la Vie.
J'observais l'émergence du disque d'Orient
Hésitant un instant sur le fil de l'aurore
Pour s'élancer soudain sur le chemin du ciel.
C'était comme l'éclosion d'un mystère de nature,
Une grandeur d'harmonie un moment partagé
Avec le temps qui passe puis s'enfuit au passé ;
Ce miracle de lumière m'offrait son « absolu ».
Le soleil était maître du ciel et de la terre,
Apportant la clarté, la chaleur et la Vie.*

*En surgissant soudain des dernières ombres terriennes,
Une buse, d'un vol rapide, vint survoler l'étang
Pour tenter d'y surprendre une couvée de colverts.
L'enchantement de l'aube venait de m'échapper !
Loin des modes et des dogmes qui font l'artificiel,
Face au soleil levant, l'Homme réveille sa conscience
D'être humain prisonnier dans la cage du progrès.*

*Les chants de la nature sont mémoire de la terre,
Ils sont la voix des fées cachées au fond des contes.*

La voix des Fées.

*Sais-tu pourquoi les contes de fées nous font rêver ? ...
Ils viennent du fond des âges, et racontent le passé,
Mêlant la voix du vent avec l'esprit des champs
Pour faire naître l'enchanté, jaillir l'imaginaire,
En donnant la magie aux rêves et aux prières.
Ces fées, ce sont les Parques qui ordonnent le temps :
Clotho filant la laine que **Lachésis** dévide,
Et **Atropos** qui coupe le fil de nos destins.
Elles assistent aux naissances, et dispensent aux enfants
Dons ou malédictions, elles sont de tous nos contes.*

*Nos fées sont l'héritage du paganisme des Celtes,
Leur religion druidique avait pour Vérité
L'esprit de la nature qui leur disait le Vrai.
Ils honoraient les arbres pour le bois et les fruits,
Ils vénéraient les sources pour l'eau vive des ruisseaux ;
Ils pensaient que les fées servaient d'intermédiaires
Entre leur univers et un monde invisible
Où le « meilleur » de l'homme se mettait à l'abri
Pour se garder du faux qui leurre la Connaissance
Qui parfois, comme la lune, a aussi ses éclipses !*

*Car le royaume des fées est souvent malmené
Par les forces d'en bas qui sont à la magie
Ce que la religion est aux forces d'en haut !
Prières et diableries relèvent des mêmes croyances.
On raconte en campagne que le vieux pont de Gènes
Fit l'objet d'un contrat entre diable et maçon
Pour pouvoir être lancé au-dessus du courant,
Le diable livra l'ouvrage, et le maçon son âme.
Car il est aussi simple de faire danser le diable
Que faire chanter les fées sur nos vieux ponts de pierres !*

*Ne dit-on pas aussi que Jeanne de Domrémy
Perçut ses voix sous l'arbre aux fées de son village ?
La jeunesse s'y rendait pour rendre l'hommage de « May »,
Y dansait en chantant renouveau des saisons.
Il fut une tradition en toutes nos campagnes :
Au premier jour de mai les jeunes gens déposaient*

*Un rameau du bel arbre à la porte de la belle
Qu'ils choisissaient comme fée de leur logis rustique.
Ainsi du rite de l'arbre faisant parler les cœurs,
De cette féerie d'antan on a fait sacrement !*

*Les âges n'ont pas fait taire la voix des fées des contes.
En regardant la brume qui recouvre leurs champs,
Les gens de ma campagne disent que c'est la sueur
Des Anciens qui revient fructifier les semences,
Là où ils ont peiné, penchés sur leurs sillons.
Cette croyance de terroir, mémoire de l'âme ancienne,
Rend hommage aux esprits qui errent dans le bocage.
Je suis fils de cette terre, mon culte est le soleil
Qui me donne sa lumière, sa chaleur, ses saisons.
Cette logique de nature m'est comme un conte de fée !*

Le lavoir du village

*Le lavoir du village est le carrefour du diable :
Bavardages y deviennent une légende avec l'âge,
Le mensonge s'y transforme parfois en vérité !
C'est pourquoi je vous dis "N'allez pas vous soucier
Des histoires que colporte baquet de lavandière."*

*Près de la source aux fées dont la cascade bavarde,
S'est bâti le lavoir où les femmes vont frapper
Le linge sale du village, à grands coups de battoir.
Elles y parlent en riant, de la santé des uns,
Ou s'attristent parfois sur le malheur des autres.
Mais elles soupirent aussi sur des secrets d'alcôve
Que même leur confesseur n'a pas lieu de connaître,
" Car il faut bien, disent-elles, que le diable ait sa part !"
Les hommes disent qu'au lavoir, les battoirs tapent moins fort
Que la langue de leurs femmes pour blanchir le village.*

*Auprès du filet d'eau qui coule entre les herbes,
Une bergeronnette, la demoiselle " hoche-queue ",
S'affaire à sa toilette. Elle est pareille aux dames,
Qui sont surtout " Hoche-langue " quand elles frappent, au lavoir,
Sur la réputation de celle qui est absente.
Si le battoir blanchit, et si la langue salit,
C'est que l'eau du lavoir mélange la médisance
À la fange des lessives des lavandières bavardes,
Et que la source aux fées fait couler sur les langues
Bien plus d'eau qu'il n'en faut sur le linge des commères.*

*Le lavoir est domaine des femmes dans le village,
Elles y décident des lois, elles débattent des usages,
Aucun homme n'oserait s'y montrer pour entendre
Ses quatre Vérités ou devenir sujet
Des paroles qui s'échangent et que colporte le vent.
Les commères y racontent les tours de leurs enfants,
Et les rudes châtiments donnés aux chenapans.
Puis l'une d'entre elles accuse le fils de sa voisine
D'être le plus sacripant : la guerre est déclarée,
C'est la Révolution dans le linge décrassé !*

*Tant que bruits cadencés résonnent dans les sabots,
Aucune âme n'est blâmée, les paroles sont décentes,
Mais quand silence s'installe tout autour du bassin,*

*C'est que le verbe du diable dévoile vilains secrets.
Alors, battoirs en l'air, les commères sont bouche bée,
Et leurs hommes, dans les champs, se disent qu'au bord de l'eau,
On est en train de mettre quelque bergère en pièces.
On y raconte des choses qui devraient être tues,
Et d'autres qui sont mensonges qu'on voudrait vérités;
Les lavandières remplissent leur baquet de ragots.*

*Quand elles rentrent chez elles, elles racontent à leurs hommes,
Ce qu'elles ont entendu, avec un supplément.
Ils rient ou bien s'emportent, c'est selon la matière,
La Vérité sera triée un autre jour,
Car les hommes, on le sait, aiment le faux comme le vrai,
Et le mensonge du jour sera demain tout autre.
Mais qui d'autre que le diable pourrait bien deviner
Les secrets que se disent les battoirs au lavoir ?
Les âmes des lavandières furent jadis condamnées
À purger médisances au purgatoire des langues.*

*C'est bien sûr au lavoir que le diable fait fortune
En offrant aux filles d'Eve les pommes de la discorde.
Aussi les lavandières font le signe de la croix
Avant de commencer à taper sur le linge
Pour chasser diableries qui font dire des sottises.
Galère des pauvres femmes qui frappent sur le linge sale
Et blâmant leur prochain, il leur est difficile
De chanter les louanges de quelqu'un au lavoir.
Leurs paroles s'y dispersent et tournent en charpie,
Les anges eux-mêmes n'y peuvent sauver leur auréole !*

*Face au soleil, devant le spectacle de la nature,
tout homme de foi décide de se faire païen
pour adorer le soleil.*

Il faut parfois savoir se passer de chandelle pour apercevoir la lumière.

La lanterne fut éteinte.

*Il y a bien longtemps, lors d'un soir de veillée,
Grand-père me racontait l'histoire de son passé
Dans son pays du Maine aux bordages dispersés,
Posés le plus souvent en bout de chemin creux.
La terre était ingrate, chaque motte coûtait son prix,
Le soleil s'y levait sur le sillon du soc
Dessinait sur un champ le rude labeur des hommes.
Le rythme des saisons était calendrier.*

*Dans un val isolé, bordé par une chênaie,
Habitait le père Jean, le mari de Toinette.
Ils cultivaient ensemble, et le chanvre, et le blé,
En vivant chichement des produits potagers.
Leurs deux vaches et un veau rumaient dans le pré
Portant bas un ruisseau où ils puisaient leur eau.
La ferme était vétuste, derrière des colombages
Bêtes et gens partageaient la même grande pièce commune.*

*Plus loin était la grange où s'entassait le foin.
L'endroit était coquet sous l'éclat du soleil,
Mais il était crotté quand survenait l'ondée ;
C'était leur coin de terre, un terroir de misère.
Tout cela pour vous dire que la ferme de Jean,
Héritée des parents, eux-mêmes des grands-parents,
Était des plus rustiques, sans lumière et sans eau,
Comme l'étaient à l'époque les bordages en campagne.*

*Étant fille de la terre, Antoinette savait vivre,
Un jour elle dit à Jean : « **Je sens, c'est pour bientôt,
Un enfant va venir, va quérir la sage-femme !** »
Par son plus proche voisin, Jean prévint la Commère.
Il arrangea le lit, Toinette s'y allongea,
Il mit l'eau à chauffer dans le chaudron rustique ;
Dans la nuit qui tombait la sage-femme arriva,
Mettant fin à ses transes, préparant l'accouchement.*

*La lanterne allumée éclairait la Toinette,
Qui cria dans l'instant où l'enfant vint à naître ;
Il fut frotté, langé, sur la planche à laver.
Un autre se présenta, c'était encore un fils,
Jean en fut très heureux ; La sage-femme annonça :
« **Éclairez-moi ici, un troisième nous arrive !** »
« **Que nenni, cria Jean, éteignons la lanterne,
La lumière les attire, et je n'ai plus de place !** »*

*Ils eurent trois beaux garçons, un fier renfort de bras
Multipliant par trois les travaux dans les champs,
Créant par leur ouvrage un patrimoine en Maine.
La flamme que moucha Jean devint conte de campagne,
Amusant les veillées où s'enseignait la Vie
Telle qu'elle se vivait là, avec de vrais défis.
Ce sont les fils de Jean qui firent la Blanchardière,
La dressant blanche et belle pour faire un paysage.*

La dame du passé.

*Il est une légende qui m'a été contée
Par un vieux puisatier pour en faire sa mémoire !
C'est celle d'un arbre immense qui vit en solitaire
Au flanc d'une colline, dans un champ de cailloux.*

*« Un matin, me dit-il, je creusais donc un puits,
Lorsque soudain ma pioche résonna sur une pierre.
Je dégageai la terre et mis à jour une jarre,
Enterrée au milieu d'ossements centenaires.
Soulevant une dalle couvrant une cavité,
J'exhumai au soleil un trésor du passé.*

*Sous mes yeux éblouis apparurent des poteries
Aux peintures défraîchies, des sculptures, des visages,
Des lampes à huile noircies par l'usage et le temps.
Et enfin, Ô merveille ! parut une statuette,
Une femme d'albâtre, véritable déesse,
Qui offrait à la vie un sourire enchanteur !*

*Une bien étrange extase s'empare alors de moi
En admirant cette dame arrivant du passé.
Elle, d'un revers de main, arrange ses cheveux,
Alors que l'autre main prend appui sur sa hanche.
Ses jambes sont graciles, ses épaules harmonieuses,
Son regard est limpide, et ses lèvres tentatrices.*

*Ai-je le droit de garder, ou me faut-il donner
À des marchands du Temple, qui vont la disséquer,
Cette silhouette de femme au doux visage d'amour ?
Son sourire m'est donné, c'est à moi qu'elle transmet
Ce sentiment diffus qui trouble mon esprit ;
Je me dois de lui rendre son droit d'éternité. »*

*Le puisatier rendit la dame à son passé,
Il reboucha le trou, et planta un cyprès
Qui marque encore l'endroit où repose sa déesse.
Ainsi s'est accompli un miracle de ce temps,*

« ... et si Lucifer se souvenait parfois qu'il fut jadis un ange ? ... »

Magicien de terroir.

*Les traditions du Maine, héritées du passé,
Survivent dans les pratiques occultes des « mystères » ;
Cela nous vient de loin, et ne se discute point !
Grand-père m'a raconté l'histoire de son aïeul
Devenu un « toucheux » lors d'un hiver sans lune.
C'était en l'autre siècle, l'empire venait de choir,
De nouveau les Prussiens investissaient Paris.
L'Ancien était allé au marché, à Ferté,
Pour y vendre ses poulets ; il avait fait affaire
Et il s'en revenait au trot de sa jument.
Cinq bonnes lieues à franchir, de nuit, et en janvier,
C'était là une tirée, et il s'ensommeillait.*

*La Grise connaît la route, la carriole est légère.
Dans la côte de la Bosse, l'arrêt brusque du cheval
L'éveilla en sursaut. Un soldat se tenait
Sur le bord de la route, son barda à ses pieds.
« Pouvez-vous m'emmener ? » « ça va, grimpez à bord. »
C'était un grand gaillard, qui n'était point causant
Malgré toutes les questions que lui posait l'Aïeul,
Interrompu parfois par sa toux caverneuse.
« Vos poumons sont fragiles, et le gauche est bien pris !
Lui dit son compagnon, comme s'il était docteur.
Vous m'avez l'air bien brave et je veux vous donner
Un livre de recettes pour guérir vos poitrines ».*

*« Mais je ne sais pas lire, et ma Marie non plus ! »
« Ça fait rien, lui dit l'autre, je vais dire les formules
Et vous saurez guérir, et vous-même, et les autres. »
En rentrant à la ferme, après ce long trajet,
Notre Ancien connaissait toutes les formules du Livre,
Se souvenant de toutes, sa tête en était pleine.
« Gardez quand même le livre », proposa le Soldat.
Il resta à coucher et dormit dans le foin,
Mais le lendemain matin, il avait disparu.
C'est depuis ce temps là, qu'hérité de l'Aïeul,
La famille a le don de guérir les angines,
Transmettant son secret à qui veut croire au don.*

*Nier ce qu'on ne peut parvenir à comprendre
N'exclut pas pour autant l'existence de ce 'fluide'
Qui délivre de ces maux méconnus des médecins.
Sortilège et magie, signe, sort, et croyance,
Sont pratiques ancestrales qui survivent d'un passé
Où les pièges du Malin disputaient à l'Église
La place de la Raison dans le secret des âmes.
Depuis la nuit des temps, les hommes de ma campagne
Croient à Dieu et à Diable, et aux pouvoirs des deux,
Savent que forces d'En Haut combattent les forces d'En Bas,
Un combat titanesque de l'Esprit et du Corps
Dont la Raison encore ne peut rompre l'enchantement !*

La ‘Toucheuse’ du bocage

*C'était au temps où, les matins d'automne, j'allais
Faire la cueillette des ceps qui poussent en nos forêts,
Après les premières pluies qui réveillent les futaies.
Enfant fort imprudent, je m'étais égaré,
Et rencontrais cette vieille que l'on disait sorcière,
Parce qu'elle avait le don de guérir les misères
Avec quelques brins d'herbe et des formules magiques.
Poliment, en tremblant, j'osais lui demander
De m'indiquer comment retrouver mon chemin
Dans ce lacs de sentes qui était son domaine.*

*Elle regarda la main qui portait mon panier,
Et voyant les verrues disgracieuses sur mon pouce
Elle demanda d'un air de reproche écœuré,
Ce que j'avais posé dessus, pour les chasser.
Quand je lui avouai que le nitrate d'argent
M'était recommandé par un apothicaire,
Elle me dit, doctement, que les verrues d'enfant
N'avaient nullement besoin d'une drogue pour s'en aller !
Elle mouilla de salive son doigt sale qu'elle posa
Sur ma tumeur bénigne en marmonnant formule.*

*J'ai rejoint mon bordage mais je suis incapable
De raconter comment mes verrues s'en allèrent,
Le lendemain matin elles avaient disparu !
J'en fus autant inquiet que j'en fus soulagé,
J'aime à comprendre les choses quand elles sont mystérieuses.
Quand un autre matin, toujours dans la forêt,
Je voulus remercier la ‘Toucheuse’ en montrant
Mon pouce lisse comme un marbre, voyant mon porte-monnaie
Elle me toisa, hautaine : « **Gardez vos sous, jeune homme,
Je n'en reçois jamais, cela couperait mon don !** »*

*Je proposai alors de mettre dans ma pâture
Ses chèvres vagabondes, et cela me permit
De l'écouter conter en cherchant à comprendre
L'inexplicable des choses occultes de la nature.
Celle qui avait le don, hérité de son père,
M'enseigna les vertus des herbes et des onguents.
Elle me montra les plantes qui calment, soignent et guérissent :
L'herbe aux bois bonne aux plaies, l'arrête-bœuf des coliques,
Le gratteron des toux, la sanguenite aux vers,
Et aussi cette feuille qui guérit la jaunisse.*

*La marrube, m'a-t-elle dit, passe l'asthme et soigne le rhume,
Et l'écorce du chêne soulage les maux des femmes.
Mais elle savait aussi que les ressources des près
Assurent à une famille de survivre à misère :
Les racines du chardon font de bons salsifis,
Le cœur du panicaut remplace bien l'artichaut,
Les orties font des soupes qui sont fort délectables,
Et les tiges de bardane valent les plus tendres asperges !
J'appris à préparer un escargot à l'ail,
Et cuire un hérisson enrobé dans la glaise.*

*Les pièges me passionnèrent, et le premier garenne
Qui se prit à mon rets, fut dépouillé, vidé,
Embroché sur baguette pour être rôti sur braises.
Je me souviens de lui comme du meilleur civet
Que j'ai jamais mangé, préparé par mes soins.
Et même le monde de l'eau me devint familier :
Les carafes à goujons, les cordelles à anguilles,
Étaient là les secrets des braconniers d'antan
Vivant sur la nature pour ne pas avoir faim.*

*La Toucheuse savait mettre un flacon sous la vigne
Qui pleure son suc vital, pour recueillir ses larmes
Guérissant les maux d'yeux, endormant le cancer.
Mais surtout elle savait faire griller les châtaignes
Dans sa vieille cheminée en contant des histoires.
En l'écoutant parler à la lueur des flammes,
J'ai reçu les secrets des lois de la nature,
Et c'est cela le « don » : **savoir que les ressources
Ne sont pas sans limite, et qu'il faut limiter
Nos appétits voraces pour demain vivre encore !***

*« Croix de bois, croix de fer,
Si je mens je vais en enfer ! »
Litanie enfantine.*

La chasse au démon.

*Partout où est le Bien réside aussi le Mal,
C'est une loi de nature qui hante notre esprit.
Il est dans nos campagnes des lieux prédestinés,
Où survivent des croyances, aussi vieilles que le temps,
En des forces maléfiques qui nous lient ou délivrent
Des embûches des Sorciers et des pièges du Démon.
Grand-père me raconta ce qu'un aïeul contait
Un soir, dans une veillée, prétendant l'avoir vu.
C'était sur notre terre de petite Blanchardière,
Où l'abbé de Torcé avait été appelé
Afin d'exorciser la fille de ce fermier
Dont l'esprit paraissait investi par le diable.*

*Elle s'était retranchée dans le grenier à foin,
Menaçant d'une fourche tous ceux qui l'approchaient.
Elle hurlait comme une bête, sa bouche bavant l'écume,
Se griffant le visage, arrachant ses vêtements.
Son regard de démente, ses injures ordurières
Qui s'adressaient aux siens tout aussi bien qu'au ciel,
En faisaient une diablesse à la face de Gorgone.
Alors le bon abbé, équipé de l'étole,
D'eau bénite, de la croix, et du grand Rituel,
Commença ses patenôtres tout en bas de l'échelle,
Demandant au Seigneur de calmer l'Envoûtée
En chassant de son corps l'esprit de déraison.*

*Mais la folle, telle un fauve, s'élança dans le vide,
Semblant tomber du ciel pour chuter sur le prêtre.
Écrasé sous le poids du démon déchaîné,
Empêtré d'une soutane et de ses attributs,
Il luttait en silence, cherchant à maîtriser
Cet animal humain qui mordait et griffait.
Puis la foi l'emporta sur la rage démentielle,
Il maîtrisa la fille que les autres attachèrent.
Quand l'abbé ramassa son goupillon sacré,
Son Rituel aussi, il fit les aspersion,
Dit les paroles secrètes et, j'ose à peine le dire,
Cette chasse au démon eut une suite terrifiante !*

*Toutes les adjurations et les conjurations,
Entrecoupées de psaumes et de signes de la croix,
Contrarièrent le Malin dans la fille attachée.
Il transforma soudain le corps de l'Invertie
En spectacle d'équilibre, la faisant se dresser,
Cela malgré les liens, à l'envers, sur la tête !
Les blasphèmes jaillissant de la bouche en délire
Amenèrent vomissements d'une nature immonde :
Des larves et des crapauds, des corps de serpents morts,
De la vermine grouillante, des boules de poils gluantes...
Sur le corps agité, les gouttes d'eau grésillaient
Comme de l'huile sur le feu d'un enfer intérieur.*

*Il fallut bien une heure pour éteindre ce délire,
Et apaiser ce corps que l'esprit avait fui.
Mais était-ce bien victoire des forces de l'au-delà ?
L'idole cloutée sur croix est-elle divinité
Possédant le pouvoir de vaincre la nature ?
Cette croyance en la grâce qui nous délivre du Mal
Est-elle si différente des formules que récitent
Nos Sorciers de campagne qui chassent le mauvais sort ?
Les Saints de nos églises sont devenus apôtres
En se substituant aux antiques dieux païens
Et occulter ainsi les Vérités primaires.
Mon poème de croyances rend hommage à mémoire !*

*Tout homme qui pense
adopte ou se fabrique une philosophie,
mais... d'où lui vient sa réflexion ?*

La brume de Mondragon

*Je vais vous dire pourquoi la brume ne quitte jamais
Château de Mondragon sur sa butte de La Bosse.*

*C'était au temps lointain des croisades en terre sainte,
Quand les Seigneurs croisés s'en allaient pour défendre
Le tombeau de Jésus contre le mauvais monde.
Mais quand ils découvrirent les richesses d'Orient
La folie leur monta à la tête et au cœur :
Ils couraient pour être riches jusqu'à Jérusalem,
En oubliant leur dieu et son fils sur la croix !*

*Le Seigneur de La Bosse, baron de Mondragon,
Répondant à l'appel du comte Rotrou du Perche,
Quitta et son château et sa jeune épousee
Pour aller libérer la terre du Saint Sépulcre.
Après des chevauchées, des sièges et des combats
Contre les Sarrasins mécontents d'être chassés,
Il visita un peu les souks de Palestine.*

*Il pensait acheter quelques bijoux arabes
Pour parer sa mariée et se faire pardonner
Son escapade guerrière en pays musulman.
Il trouva des trésors, dont une broche de diamants
Plus brillante qu'une étoile dans ciel de nuit d'été.
Quand il rentra chez lui, sa femme lui fit la fête
En recevant présent des mille et une nuits.*

*Dame Inès palissait d'émoi devant sa broche ;
La prenait, regardait, l'effleurait sans arrêt.
Puis il y eut la fête, tous coururent au plaisir,
Les bijoux et la broche restèrent dans une coupe
Sous la garde d'une servante, la jeune Adélaïde.
Quand la baronne revint, la broche n'était plus là.
On fouilla le château et on remua tout.*

*Même les prières à Dieu demeurèrent sans effet,
On commença alors à soupçonner la fille :
« J'ai bien vu les bijoux, et la broche avec eux,
Mais là, de cette fenêtre, j'ai regardé vos jeux.
Je ne sais rien de plus, et vous prie de me croire. »
Fière et dure la baronne ordonna que la fille
Soit soumise à l'épreuve du feu de vérité.*

*Un bûcher fut dressé, on y mit la servante,
On approcha la torche mais le bois était vert.
La fumée du brasier forma comme un brouillard
Enveloppant le lieu d'un voile si épais
Qu'on y voyait plus rien. Quand il se dissipa
On s'aperçut alors que pauvre Adélaïde
Était un tas de cendres au-dessous d'un nuage.*

« C'est Dieu qui a jugé, je n'en veux plus parler ! »

*Déclara dame Inès. Aussi de toute l'année
Personne ne prononça le nom d'Adélaïde,
Mais dessus le donjon la fumée du bûcher
Ne se dissipait pas, jetant l'ombre sur La Bosse,
Rappelant aux Vivants le supplice d'une morte
Pour le prix d'une broche, sarrasine de surcroît.*

*Puis un jour un valet, envoyé élaguer
Les peupliers du pré bordant les douves du lieu,
Vit un gros nid de pies tout en haut de l'un d'eux,
Où une agasse menait un train d'enfer afin
Qu'on ne l'approcha point. Agacé, le valet
Grimpa jusqu'à la cime pour déloger le nid,
Dans lequel il trouva la broche de dame Inès !*

*Le Seigneur et sa dame eurent beau faire pénitence,
Et commander des messes pour l'âme d'Adélaïde,
La brume reste accrochée aux tours de Mondragon
Comme fumée de bûcher sur brasier d'hérétiques.*

*Pour être un Sage il faut savoir ne rien faire
afin de laisser les choses se faire naturellement...*

Le moulin du diable

« *Quel chemin faut-il prendre pour monter jusqu'au ciel ?* »
demandait un brave homme à l'abbé du village.
« *Dieu nous a fait un pont, qui se nomme l'arc-en-ciel
Pour tracer à nos âmes le chemin de l'esprit.* »
La sagesse, on le voit, nous renvoie à la Vie
Qu'il faut prendre comme le vent qui souffle de tous côtés,
Sans s'occuper du monde, sans demander avis,
Comme le fit gars Bernard qui voulait un moulin.

Près d'un moulin en ruines, pas très loin de Coulaines,
Il se dit une légende qui raconte que le Diable,
Fort mécontent d'avoir un jour été berné
Par un croquant malin qui invoqua Marie
Quand vint l'heure de payer son écot à Satan,
Rôde encore sur ce lieu pour réclamer une âme.
En voici donc l'histoire, telle qu'elle me fut contée,
Lors d'une veillée champêtre sous la voûte étoilée.

Un jour lassé de vendre des drogues et des potions
Sur la place des marchés, un charlatan-sorcier
Désira s'établir sur un morceau de terre
Et construire un moulin qui moudrait belles farines
Pour faire de bons tourteaux, des galettes et du pain.
Mais personne n'a jamais trouvé une pépite d'or
Dans les formules magiques d'un fier bonimenteur
Pour inventer une meule à broyer du froment !

Voyant l'état du monde où l'ordre qui existe
Ressemble fort au désordre dans lequel seuls les riches
Possèdent la nourriture alors que les plus pauvres
N'ont que leurs appétits, notre homme s'interrogeait
En comptant tristement ses modestes pécunes :
« *Vivons-nous aujourd'hui le crépuscule du temps
En lequel un brave homme ne peut trouver écus
Pour moudre de la farine et pétrir du bon pain ?* »

Il lui fallait trouver la formule la meilleure
Pour inviter banquiers à lui prêter espèces,
Et construire son moulin, un bief et une maison
Où loger sa meunière avec ses rejets.

*Il invoqua sa force, son courage, ses espoirs ;
Il présenta des plans, des calculs, des ressources ;
Mais aucun financier n'eut goût pour l'aventure
D'un charlatan-meunier inspiré par le vent !*

*Pestant contre prudence des banquiers de la ville,
Refusant l'infortune de ne point être né riche,
Notre charlatan têtu se jura qu'il aurait
Un moulin à augets tournant dans la vallée.
Dieu étant comme toujours absent quand besoin est,
Il appela le diable pour l'aider dans sa tâche.
Lucifer trop content de s'entendre réclamé,
Sortit de son enfer pour émerger sur terre.*

*Il présenta son aide au meunier sans moulin :
« Je m'engage à bâtir, en échange de ton âme,
Ton moulin ici même lors de la nuit prochaine ! »
Proposa le Malin au quémandeur déçu.
« Selon que l'on est riche ou quidam sans pécunes,
Les moyens à saisir sont du ciel ou d'enfer ;
Peu importe l'apparence, l'important c'est de moudre
Le froment de la terre pour fabriquer du pain ! »*

*Se dit le brave Bernard qui signa donc le pacte
En ayant à l'idée qu'une âme ne se vend point.
Tout pendant que Satan trimait comme un beau diable
En creusant un canal, en disposant des pierres
Pour installer la roue et y fixer la meule,
La nuit porta conseil à notre futur meunier.
Il partit à l'église pour y faire des prières
Et emprunter la Vierge posée dans une niche.*

*Ainsi à l'aube naissante, il pénétra sans bruit
Dans le chantier du diable en passe d'être achevé.
Quand l'angélus sonna, il posa sur le seuil
Du moulin qui tournait, la statue de Marie,
L'implorant de chasser le Malin de ces lieux
Qu'il voulait consacrer aux appétits chrétiens.
Quand Satan arriva pour réclamer son dû,
Il ne put pénétrer dans ce nouveau domaine.*

*Ses forces maléfiques ne pouvaient vaincre puissance
De la force divine émise par la Sainte vierge.
C'est depuis ce temps là, que mécontent du tour
Joué par ce meunier pour l'éconduire du lieu,
Satan revient toujours aux abords du moulin
Pour réclamer une âme qui manque à son bûcher.
Reniement d'un serment vaut bien défaut d'argent
Quand il faut remédier au mépris des banquiers !*

*« Tous les animaux sont des hommes punis pour leurs fautes. »
nous dit une légende celte.*

Le Loup celte.

*Gueule levée vers le ciel, la silhouette d'un loup
Inscrite dans un rocher nous plonge dans le passé.
Je vous dis cette légende que se racontent encore
Les chasseurs de Prévelles et ceux de Saint Rémy.
Il paraît que chaque fois que la terre du vieux Maine
A été envahie par une troupe étrangère,
Ce grand loup de pierre grise s'est métamorphosé,
Redevenant alors un guerrier invincible !*

*C'était aux temps anciens, quand les druides de Déhault
Parcourraient la campagne pour s'en aller couper
Le gui sur les vieux chênes par les nuits de pleine lune ;
Ils rencontraient parfois un mystérieux géant.
Ce guerrier se vantait d'être le plus fort des Celtes
Et défiait à la lutte tous ceux qu'il rencontrait,
Rançonnait les vaincus, et semait la terreur.
Il était surnommé « **le loup celte** » du bocage !*

*Les dieux celtes qui trônaient sur Mont des Avaloirs
Entendirent trop parler des vantardises du "Loup".
Lassé des plaintes des hommes, Lug le roi de leurs dieux,
Envoya messenger pour mener à raison
Cet orgueilleux mortel qui troublait les Mainiots.
Terrien contre Divin, la rencontre du Géant
Avec le Messenger fut brutale et sanglante.
Leur combat titanesque dura sept jours entiers !*

*Mais le Celte était fort ; le messenger de Lug
Dut s'avouer vaincu et regagner l'Olympe.
Les dieux des Avaloirs ne pouvaient accepter
Ce défi d'un humain à leur puissance divine,
Car la loi prévoyait que le vainqueur d'un dieu
Se verrait octroyer l'éternité sur Terre.
Or les dieux n'entendent pas partager privilège
Qui leur donne le pouvoir d'être les Maîtres du Temps !*

*Mais en bas le guerrier attendait décision
De l'assemblée divine. Enfin le roi des dieux
Se mit à rire si fort que les cieux en tremblèrent :
« Ainsi tu as gagné un droit d'éternité !
Lui dit cette entité dans un bruit de tonnerre.
Mais tu es toujours prêt à te battre et piller ;
On ne peut à la fois être si valeureux
Et aussi insensé, c'est contraire à nature !*

*Je ne puis te laisser saccager ce pays,
Ton immortalité te sera mesurée.
Tu ne feras usage de ta fougue guerrière
Que lorsqu'elle pourra être utile à tes semblables. »
Là-dessus le dieu Lug se mit encore à rire,
Et un grand éclair gris vint frapper le Géant.
À la place du guerrier se tenait maintenant
Un rocher dessinant la silhouette d'un loup !*

Le Joueur de flûte.

*Dans un alpage fleuri, un jeune chevreau folâtre
Pensa, un beau matin, qu'il pouvait désormais
Sortir de son troupeau où il paissait en paix
À l'abri des dangers de la forêt voisine.*

*Il s'en fut gambadant, loin des yeux de sa mère
Et des chiens de berger endormis au soleil.
Sautant du bouton d'or à la tendre pâquerette,
Enivré par parfum d'aventure qui donnait
À l'herbage comme un goût de liberté nouvelle,
Il gagna les rochers où coulait le torrent.
Et là, sur un aplomb, il aperçut le Loup,
Doté comme d'habitude d'un féroce appétit,
Qui semblait fort ravi de l'imprévue visite.
Sans feindre et sans tarder, le Loup dressa couvert,
S'apprêtant à croquer le chevreau imprudent.
Quand ce jeune étourdi vit la mâchoire du fauve
S'ouvrir pour l'avalier sans même l'assaisonner,
Il lui dit vivement, d'un ton très pertinent :*
**« Seigneur Loup je serai sans doute festin pour vous,
Mais permettez qu'avant je vous offre distraction
Vous ouvrant appétit en vous donnant spectacle.
Je peux danser pour vous ; Vous ne me croyez pas ?
Jouez donc air de flûte et vous verrez mon art. »**

*D'humeur assez badine par ce jour sans orage,
L'animal aux dents longues accepta sans façon
De souffler dans sa flûte pour son repas dansant.
Le chevreau l'assura qu'il serait bien plus tendre
Après avoir dansé et chanté à tue-tête
Tous les airs qu'il avait appris de sa grand-mère,
Qui était fille de chèvre du bon monsieur Seguin.
Bêlant comme l'olifant de Roland expirant
Dans gorges de Roncevaux cerné par Sarrasins,
Le chevreau alerta les chiens de son berger
Qui foncèrent sur le Loup, l'invitant à s'enfuir
Sans humer de trop près son déjeuner manqué.
D'une foulée olympique, le fauve regagna
Prestement son refuge pour échapper aux crocs
De ces chiens insensibles à sa musique champêtre.*

*Mais cet artiste de Loup accepta sa défaite,
Philosophiquement et d'aimable manière :
« Je suis chasseur, dit-il, mais j'ai voulu jouer
Au troubadour de cour croyant en mon talent.
La flûte n'est pas mon truc, ce chevreau fut farceur
Et sa danse une gageure pour me faire jour de jeûne ! »*

*La morale de cette fable, car il en faut bien une,
Est que chacun doit faire seulement ce qu'il sait faire,
Et ne pas s'engager à faire de la musique
Pour le prix d'un ballet en guise de déjeuner.*

*Nos vieilles pierres de légende consentent parfois
à nous dire de biens jolis contes de fée !*

L'étoile du Berger.

*Il est en certains lieux comme des magies de fée
Qui nous confient secret des légendes oubliées.
Solitaire dans la lande et usée par le vent,
Une pierre mégalithique dressée près d'un étang,
Me raconta un jour l'histoire de ce berger
Qui sauva une étoile en train de se noyer !*

*C'était au temps jadis, quand berger conduisait
Son troupeau sur les routes pour rejoindre son alpage.
Escorté de son chien, et d'un âne qui portait
Le nécessaire à vivre pour six mois de saison,
Il n'avait pour repère que la voûte étoilée
Qui lui faisait spectacle de firmament nocturne !*

*Quand le troupeau repus regroupé dans l'enclos,
Le laissait reposer, ce berger taciturne
Admirait les étoiles en jouant sur sa flûte,
Quelques airs mélodieux pour dire son grand amour
De la beauté du ciel qui brillait de mille yeux
Regardant, scintillants, le sommeil de la Terre !*

*Mais il jouait si bien qu'il advint qu'une nuit,
Les étoiles s'assemblèrent pour former comme un cœur
Au-dessus de son feu, et entendre sa musique.
Quittant Constellation, l'une d'entre elles s'approcha
Pour chanter avec lui les louanges du céleste,
Et l'harmonie terrestre quand tous les hommes dorment !*

*Imprudente mais conquise par cette musique de Pan,
Elle s'approcha si près qu'elle en brûla le fil
Qui la reliait au ciel et chuta dans l'étang.
Le chœur des autres étoiles poussa un cri d'alarme,
Et notre joueur de flûte plongea dans l'eau glacée
Pour repêcher l'étoile qui y était tombée !*

*Il la sortit du bain, la sécha à son feu,
Mais elle avait perdu tout son éclat d'étoile.
Il la posa alors sur cette pierre de fée,
Et puis il s'endormit. Mais quand le jour revint,
Le berger ne vit pas sa chanteuse retrouver
Toute sa lumière d'azur sous l'ardeur du soleil !*

*Empruntant un rayon, elle remonta au ciel
Retrouver ses compagnes heureuses du dénouement.
C'est depuis ce temps là que dès la nuit tombée,
La première des étoiles qui s'allume sous la voûte
Descend pour saluer le troubadour du ciel ;
C'est l'étoile du Berger qui, ce soir, s'est faite Muse !*

La vie, c'est ce qui est en train de se passer pendant que l'on est occupé à autre chose !

L'étoile filante !

*Lors d'un beau soir d'été de la campagne du Maine,
Et perchée tout en haut des épaules de son père
Parce qu'elle avait un peu peur du noir de la nuit :*
« J'ai perdu mes pieds ! », pleurait-elle en ne les voyant plus,
Alexandra regardait les étoiles scintiller.
« Papa, qui a mis les étoiles sur le ciel ? », demanda-t-elle soudain.

*Souhaitant lui éviter une explication scientifique
À une heure qu'il jugeait trop tardive,
Son père simplifia sa réponse :*
« Nous pensons que c'est Dieu », lui dit-il.
*Admettant sans réserve ce docte postulat paternel,
Alexandra continuait d'admirer la voûte étoilée.
Puis, avec toute la suffisance de ses cinq ans,
Elle fit cette remarque :*
« Mais... 'Il' les a collées n'importe comment ! »
*Stupéfait et pensif devant l'admirable désordre du ciel,
Son père pouffait intérieurement en entendant son bout de fille,
Qui n'était pas un modèle d'ordre pour ses jouets,
S'offusquer sans complexe du laisser-aller divin.*
*Il tenta d'expliquer que ce chaos céleste n'était que d'apparence,
Et que chaque étoile avait une place à elle,
Rangée sur les étagères de l'espace.*
**« Regarde ! sursauta Alexandra en désignant une étoile filante
Qui inscrivait sa trace dans la nuit noire,
Il y en a une qui s'en va ! »**

*Patatras ! la belle théorie paternelle de l'ordre cosmique
Venait de tomber dans le vide sidéral,
Montrant par-là que le désordre existe aussi dans les étoiles !
Décidément, on ne peut jamais compter sur l'aide du ciel
Pour expliquer aux enfants les mystères de l'Univers.*
**« C'est vrai, reprit son père d'un air pincé,
Mais chez les étoiles aussi il y a des enfants
Qui n'obéissent pas à leurs parents
Et qui s'en vont jouer trop loin de chez eux ! »**
*Un silence s'établit après cette victoire
De la raison paternelle sur le désordre des enfants.
Mais Alexandra s'était endormie sur son perchoir,
Abandonnant là ce ciel mal encollé par un dieu malhabile.*

Domage !

*Certains désordres ressemblent parfois à des œuvres d'art.
Plus tard, Alexandra regardera le ciel dans une lunette astronomique et,
Prenant conscience de l'immensité sidérale
Dans laquelle se meut ce grain de sable qu'est la Terre,
Elle demandera :*

*« **Papa, sommes-nous la seule intelligence dans l'Univers ?** »...*

*Que pourra-t-il lui répondre ?
Spectateur de l'agitation désordonnée
Des humains sur leur planète bleue,
Peut-il prétendre que ce qualificatif d' « intelligence »
Soit vraiment approprié pour désigner les humains ? ...
Mais c'est là une toute autre histoire.*

*Par le progrès, les hommes croient dominer la nature
Alors qu'ils ne font que devenir prisonniers de leurs propres créations !*

Les pierres philosophiques

*Un jour un professeur décida de montrer
À ses potaches imberbes, que l'apparence des choses
Peut être l'occasion d'en tirer une leçon
Qui soit "Philosophie" pour planifier la vie.*

*« Faisons une expérience », proposa le vieux Sage
Aux élèves de sa classe intrigués par son sac.
Il en sortit un grand pot de verre transparent,
Qu'il posa sans façon sur la table du labo.
Ensuite il présenta une vingtaine de cailloux
Aussi gros que mes poings, qu'il rangea un par un
Avec grande précaution dans le pot d'expérience.
Puis, quand le pot fut plein, empli jusqu'à ras bord,
Il posa la question : « Est-ce que le pot est plein ? »
Et tous ils répondirent : « OUI », dans un même élan.*

*Le professeur sourit, et ajouta : « Vraiment ? »
Alors il se pencha et sortit, de son sac,
Un récipient rempli de gravier de rivière
Qu'il versa dans le pot en brassant doucement.
Et bien sûr ce gravier s'infiltra dans les creux
Jusqu'au fond de ce pot transparent comme une onde.
Le vieux prof. demanda : « Est-ce que le pot est plein ? »
Comprenant son manège, cette fois-ci les élèves
Répondirent en "Normands" : « Nous ne le pensons pas ! »
« C'est bien ! » leur déclara le magicien du pot.*

*Il se pencha encore, et cette fois il sortit
Un petit sac de sable qui s'en alla remplir
Les espaces laissés libres par cailloux et gravier.
Puis le prof demanda : « Est-ce que le pot est plein ? »
Cette fois, sans hésiter, ses élèves attentifs
Lui répondirent en chœur : « Non, il reste de la place ! »
« Bien ! », dit leur professeur qui prit un pichet d'eau
Pour remplir à ras bord le mélange dans son pot.
« Mais qui pourra me dire quelle est la Vérité
Des choses que l'on ajoute dans ce pot d'expérience ? »*

L'un d'entre nous osa risquer une réponse :
« **Cela démontre, monsieur, que même lorsque l'on croit
Que notre emploi du temps est entièrement empli,
On peut lui ajouter encore une chose à faire. »**
« **Non, répondit le prof, cela veut expliquer
Que si l'on ne place pas d'abord les Gros cailloux
Dans notre récipient, on ne pourra jamais
Les faire entrer ensuite, après les autres choses ! »**
Il y eut un silence, chacun prenant conscience
De l'évidence d'un ordre pour bien ranger les choses.

Le vieux Sage demanda : « **Quels sont les Gros cailloux
Qui emplissent votre vie ? La santé ? La famille ?
Le bonheur ? Vos amis ? Faire ce que vous aimez ?
Rêver ? Apprendre ? Créer ? Ou défendre une cause ?
Prendre le temps de vivre ? Ou bien toute autre chose...**
Ce qu'il faut retenir, c'est l'importance de mettre
En premier dans sa vie ses cailloux les plus gros,
Sinon on risque de ne pas réussir... sa vie !
Si nos priorités ne sont que peccadilles
Comme les sable et gravier, nous resterons stériles.

**Nous n'aurons aucun temps à consacrer au monde,
Et aux autres éléments qui composent une vie d'homme.
Aussi n'oubliez pas de vous poser toujours
La question de savoir : "Quels sont mes Gros cailloux ?"**
Pour les poser ensuite dans votre enveloppe d'humain. »
L'expérience est finie, mais dans un grand silence
Chacun recherche en lui autour de quoi sa vie
Devra être construite pour atteindre l'harmonie.
Ces pierres philosophiques valent bien méditation
Sur le sens de la Vie, et de l'Ordre qu'on lui donne !

« Les bois coupés reverdissent plus beaux. »

Ronsard

L'arbre mort

*Tu étais la rivière qui arrosait la terre
Où l'arbre que j'étais nourrissait ses racines.
Nous bavardions souvent à l'ombre de mon feuillage,
Et tu me racontais tes escapades nautiques.
Ta source était lointaine, tu venais d'une montagne
Dont la tête enneigée contemplant notre espace.
Tu cascadais un peu, tu dormais dans un lac,
Puis tu batifolais pour courir dans la plaine
Où tes eaux vives chantaient la joie, l'amour, la vie,
En venant s'attarder là où j'étais planté.*

*Puis un jour ton courant voulu quitter sa rive
Pour rechercher, plus loin, une autre compagnie.
Tu t'es alors tarie comme jour au crépuscule,
Et mon arbre esseulé s'est mis à dépérir :
Toutes ses feuilles tombèrent, et ses branches se cassèrent !
S'éloignant du vieil arbre en modifiant son cours,
Ton filet d'eau s'en fut et redevint, ailleurs,
Une belle eau de rivière. On raconte, en forêt,
Que tout ce renouveau serait les larmes versées
Par l'arbre qui attend la hache du bûcheron.*

*L'amour qui se partage nous fait la terre bien belle,
Mais celui qui s'assèche nous fait des arbres morts.*

P.S. « Il est dit que les pierres bougent et que les arbres parlent » écrit Shakespeare dans Macbeth, exprimant ainsi une vieille superstition. Des scientifiques affirment détenir la preuve que les arbres se « parlent » en communiquant par leurs racines !

*Nous vivons tous une centaine de vies,
mais une seule vaut la peine que l'on s'en souviennne.*

Recommence !

*Si un jour, sans pitié, la souffrance te saisit
Et le cœur et l'esprit, te laissant pantelant ;
Si tu te sens trop las sur une route trop longue,
Et que tu t'aperçois t'être trompé de chemin,
Ne te laisse pas couler au fond de l'impuissance...*

Recommence !

*Si ta vie semble absurde, solitaire, mortifère,
Et ta détresse profonde comme misère de néant,
Si tu es trop déçu de l'amour, de la haine,
Et que tu te retrouves seul avec tes pensées,
Ne cherche surtout pas à comprendre pourquoi...*

Recommence !

*Si tu vis dans un lieu sans lumière, sans soleil,
Où l'artifice remplace l'étincelle de l'amour,
Si tu entends gémir des innocents déçus,
Et que leurs yeux d'enfants sont éteints, sans couleur,
Ne pleure pas plus longtemps ton paradis perdu...*

Recommence !

*Si tu as essayé d'aimer et d'être aimé,
Et que tu n'as connu que mépris et rejet,
Si tu t'es fait humain, généreux, accueillant,
Et que tu n'as trouvé qu'insulte et malveillance,
Ne laisse pas en chemin une tâche à moitié faite...*

Recommence !

*Car l'arbre rebourgeonne en oubliant l'hiver,
Car le rosier fleurit sans demander pourquoi,
Car l'oiseau fait son nid sans songer à l'automne,
Car le plaisir d'amour est bonheur du Vivant,
Cela parce que la Vie est un recommencement.*

*« Moi, le temple, je suis le législateur d'Ephèse.
Le peuple, en me voyant, comprend l'ordre et s'apaise.
Mes degrés sont les mots d'un code.
Mon fronton pense comme Thalès, parle comme Platon.
Mon austère équilibre enseigne la justice.
Je suis la vérité bâtie en marbre blanc. »*
Victor Hugo. *La légende des siècles.*

Ulysse, la graine d'humanité.

*Ce n'est qu'au temps d'Homère que les poèmes épiques
Sont devenus l'Histoire et la Philosophie
Pour expliquer le Ciel et l'Ordre de la Nature.
Et Zeus devint ainsi un symbole d'unité,
La puissance de justice d'un ordre universel
Qui voudrait justifier la loi de nos destins ;
Cette providence unique portera nom de « Dieu » !
De cette évolution spirituelle des Grecs,
Qui fit germer en l'être une graine d'humanité,
Va naître notre « Pensée » de civilisation.*

*Ulysse, le roi d'Ithaque, sera ce héros grec
Permettant à Homère de dire la loi au monde,
En contant l'aventure de notre évolution.
Durant la guerre de Troie, il nous montre un guerrier
Faisant preuve de vaillance tout autant que de ruse
En ayant cette idée, après dix ans de siège,
De ce cheval de bois subjuguant les Troyens.
Abusés par les voiles de l'escadre qui s'éloigne,
Ils introduisent alors le piège dans leur cité,
Et cette astuce d'Ulysse fit tomber ses murailles.*

*Puis en quittant « l'Iliade » pour rejoindre « l'Odyssée »,
Nous partageons l'errance d'Ulysse et ses marins
Affrontant l'inconnu de la mer et ses monstres.
C'est d'abord Polyphème, le cyclope cannibale,
Dont il faut percer l'œil pour s'en débarrasser ;
Ensuite les Lestrygons qui veulent le lapider,
Pour arriver enfin chez Circé qui transforme
Les compagnons d'Ulysse en veaux et en pourceaux.
L'humanité du Grec saura vaincre les talents
D'animalière magie de la femme d'Alea.*

*En cherchant Elpenor, un marin disparu,
Ulysse se retrouva dans le royaume d'Hadès,
Puis s'en fut visiter le devin Tirésias
Qui lui recommanda de se garder du chant
Mélodieux des Sirènes naufrageuses de navires.
En bouchant à la cire les oreilles des rameurs,
Attaché à son mât pour ne pas succomber,
Ulysse sut faire franchir les remous à sa barque.
La Sagesse le guidant, il affronta ensuite
Le détroit que gardaient Charybde avec Scylla.*

*Arrivés sur une île où paissaient des bœufs blancs,
Les Compagnons d'Ulysse en tuèrent quelques uns ;
C'étaient ceux du Soleil qui s'en plaignit à Zeus.
Aussi quand le navire reprit sa route marine,
Le divin envoya une tempête vengeresse
Foudroyer le bateau ; seul Ulysse fut sauvé,
S'accrochant à une planche qui flottait dans les vagues.
Un courant l'emporta sur l'île de Calypso
Où la nymphe esseulée le garda sept années
Avant de lui donner un esquif pour partir.*

*Ulysse reprit la mer, mais il dut à nouveau
Affronter la colère du dieu Poséidon.
Accroché à l'épave de son radeau brisé,
Et jeté sur une plage de l'île des Phéaciens,
Le héros s'endormit. Éveillé au matin
Par des rires de jeunes femmes venues laver leur linge,
Il demanda de l'aide à Nausicaa la fille
De ce roi Alcinoos qui l'accueillit en fils,
Lui offrant le retour dans son pays d'Ithaque
Dont il était absent depuis déjà vingt ans !*

*Les marins Phéaciens le déposèrent sans bruit
Dans un endroit d'Ithaque d'où Ulysse observa
Son palais envahi d'orgueilleux Prétendants
Qui voulaient imposer un roi à Pénélope.
Il se déguise alors en mendiant et pénètre
Dans la place où la reine organise un concours
De tir à l'arc royal pour désigner l'élu.
Aucun des candidats ne peut bander cet arc,
Le mendiant y parvient, et tue les Prétendants.
Il se fait reconnaître, redevient roi d'Ithaque.*

*Tel est donc le récit de l'Odyssée d'Homère !
Ce recueil de poèmes colportés de l'antique,
C'est l'archive primordiale de la pensée naissante.
Les Aèdes du monde grec voulaient donner à l'Homme*

*Le sens d'une « grandeur » s'exprimant par des dieux,
Dire qu'il existe un sens à l'origine des choses.
Et c'est en renvoyant le réel au divin,
Le divin au réel, que ce mythe de l'esprit
A fait de la « Grandeur » une graine d'humanité
Qui nous a fait germer tels que Zeus le voulait !*

*Toutes les cultures comportent des parts de Vérité,
Mais elles cachent tout autant quelques parts de mensonge :
**Travail, Famille, Patrie, État ou Religion,
Nation, Démocratie, l'Europe ou bien le Monde...**
Est-il si rationnel de donner à ces choix
Valeur de « certitudes » à imposer à tous ?
Pourquoi Démocratie devrait-elle s'imposer
Par le chant des sirènes dans une musique de bombes ?
Le grand mérite d'Homère est de nous dévoiler
Les erreurs perceptives de notre humanité.*

*" Je connais une planète
où il y a un monsieur cramoisi.
Il n'a jamais respiré une fleur.
Il n'a jamais regardé une étoile.
Il n'a jamais... "*

Saint Exupéry. *"Le Petit Prince"*

*Voyez-vous j'ai faiblesse d'aimer le bruit de terre,
et de ne pas comprendre le lourd silence du ciel.*

La prière de la Pierre.

*J'ai surpris certain jour la pierre longue du Closay
Qui racontait au vent les secrets oubliés
De ce lointain passé, quand les Hommes ont quitté
La vie sauvage des bêtes pour bâtir des villages,
Domestiquer, semer, puis enfin récolter
Les moissons quand le ciel acceptait d'être clément.*

*Face aux mystères hostiles des forces de la nature,
Et pour en implorer un peu de protection,
Les hommes des âges illustres ont dressé vers le ciel
Des dolmens, des menhirs, puis plus tard croix de pierre
Pour en faire des totems, immortels et hautains,
Qui transmettaient aux dieux les prières de la Terre.*

*« Dieu du ciel, disaient-ils, tu nous as fait ainsi,
Humains, tels que nous sommes ; pourquoi nous infliges-tu
Ces tourments, ces souffrances, qui nous font triste sort ?
Nous périssons de froid, de faim, de maladie...
Alors que nous t'aimons, nous ne sommes pas aimés,
Nos misères sont multiples, seule la mort nous délivre.*

*Nous t'espérons toujours, mais nous voyons souffrir
Au nom d'on ne sait quoi, et tu ne réponds pas !
Le « meilleur » nous dis-tu, n'est atteint qu'aux dépens
D'une grande douleur qui nous vaudra "Salut".
Mais de quoi te venges-tu, Dieu de miséricorde ?
Sommes-nous tes créatures ou seulement tes objets ? »*

*Les souffrances de ce monde font que depuis toujours,
Les pierres longues des prières ont gardé le mystère
Qui permit à l'esprit de venir jusqu'à nous.
Croyant en sainteté de cruauté divine,
Les hommes adressent toujours la même prière au ciel,
Seul le vent y répond... en emportant les feuilles !*

Et si Dieu n'était pas ce vieux ronchon de la Bible ?...

Le Noël d'Adam.

*Trônant dans son Olympe, et regardant Adam
Qui s'ennuyait tout seul dans son jardin d'Éden,
Dieu pensa qu'il fallait lui donner un compagne
Qui l'aiderait à vivre en réchauffant ses nuits.
Il chargea Gabriel, son messager céleste,
De prévenir Adam de placer ses sabots
Aux pieds du grand pommier pour la nuit de Noël,
Puis se mit au travail de création humaine.
Il rencontra bientôt plus de difficultés
Qu'il ne l'avait pensé : cette double image de l'Homme
Était autre nature, elle s'animait sans lui,
Affichait des rondeurs, exprimait des humeurs
Qui n'étaient pas inscrites dans le programme divin.
Cette argile indocile dépassait sa pensée
En affichant déjà une grande curiosité !*

*Dieu n'en finissait pas de pétrir pour créer.
Il en était à sa sixième éternité de travail supplémentaire,
Mais ne parvenait point à terminer son oeuvre.
Un Ange passant par-là s'en vint le saluer,
Et le voyant insatisfait, lui dit :
- " **Vous avez là bien du souci Seigneur,
Pour mettre au point votre création.**
Qu'est-ce qui ne va pas dans cette copie d'Adam ? "
Dieu lui demanda alors s'il avait lu
Les instructions du premier Homme, concernant cette commande ?
Il voulait bien satisfaire au caprice divin
De lui donner une compagne,
Mais il entendait qu'elle soit livrée
Avec des artifices qu'il n'avait pas lui-même.
Il souhaitait un double qui lui ressemble,
Mais sans être pareil ;
Il voulait qu'elle lui apporte l'amour de la vie,
Espérance et Souci, Vigueur et Faiblesse,
La joie d'aimer et l'amertume de ne plus être aimé,
Afin de mettre sur terre certaines animations
À l'exemple du Ciel tour à tour bleu ou sombre.
Il la voulait épouse et mère nourricière,
Qui marche, qui porte, qui parle, pense, chante et rit...
" **Il lui faudrait quatre bras !...**" dit le Seigneur.
- " **Quatre bras ? c'est impossible !** fit l'ange un peu choqué,
**Si l'Homme n'en a que deux,
La Femme ne peut lui être supérieure,***

La création serait en déséquilibre. "

- *" C'est vrai ! admit Dieu, mais alors il nous faut
Donner plusieurs femmes à cet Homme
Pour satisfaire à tous ses besoins. "*

- *" Cela ne me paraît pas être une très bonne idée,
Fit remarquer l'Ange. Elles se disputeraient
Et sèmeraient la zizanie sur terre.
Mais peut-être pourriez-vous
La doter d'un cœur si fort
Qu'il se gonfle de fierté quand elle regarde son Homme,
Lui laissant croire qu'il est unique ? "*

- *" Un cœur ? Oui bien sûr, j'en ai déjà mis un
Pour cadencer sa vie, dit Dieu,
Je vais recommencer, lui donner sentiment,
Mais cela est une bien lourde tâche. "*

- *" Rien ne presse Seigneur, prenez un temps de repos,
Vous terminerez dans une autre éternité. "*

- *" Je ne peux pas m'arrêter maintenant, dit Dieu,
Je suis trop près de réussir quelque chose d'unique,
Un double de l'Homme pour bâtir une Humanité.
Je ne puis laisser perdre le fil de mon idée. "*

*L'Ange se fit attentif, contemplant l'esthétique
Du modèle ébauché par le Créateur.*

- *" Elle me paraît trop douce pour affronter
Les épreuves auxquelles l'Homme veut la soumettre. "*

Soupira l'Ange.

- *" Elle a peut-être l'air douce, répliqua le Seigneur,
Mais je lui ai donné, et la force du Lion,
Et la souplesse du Serpent,
Pour aider l'Homme et élever ses enfants.
Vous n'imaginez pas tout ce qu'elle est capable de faire,
De supporter, et même d'inventer et d'innover ! "*

*L'Ange se pencha alors sur l'oeuvre inachevée,
Il passa un doigt sur la joue de la créature, et s'écria :*

- *" Il y a une fuite, Seigneur,
Vous voulez mettre trop de choses dans ce modèle ! "*

*Le Seigneur parut offusqué de la remarque de l'ange,
Et lui répondit sèchement :*

- *" Ce que vous voyez là, ce n'est pas une fuite,
C'est une larme ! "*

- *" Une larme ? ... mais pour quoi faire Seigneur ? "*

- *" C'est pour exprimer tout ce qui ne se dit pas,
L'Amour, la Joie, la Peine, la Misère, la Solitude,
Le Désespoir comme l'Espérance, ...
C'est une dédicace aux sentiments du cœur
Que va éprouver l'Humanité qui va naître... "*

- *" Vous êtes un génie, Seigneur ! " s'exclama l'ange.*

- *" Mais ..., répliqua la divinité embarrassée,
Ce n'est pas moi qui l'ai mise là !... "*

*Assez déconcerté par cette... ‘chose’ animée
Qu’il souhaitait offrir pour compagne à Adam,
Le Créateur, sans bruit, vint placer son présent
Dans les sabots de l’Homme le soir même de Noël.
Personne n’a jamais dit qu’Adam en fut ravi,
Mais il était poli et troqua son ennui
Contre une Eve bien jolie qui lui offrit alors
En cadeau de Noël, la première pomme cueillie.
Mais cela, je le sais, devint vite un pépin !*

*« Si Dieu est, d'où vient le mal ?
Si Dieu n'est pas, d'où vient le bien ? »*
Leibniz

L'âme du Troubadour.

*Assuré qu'il était d'avoir vécu sur terre
Tous les tourments d'enfer
En méritant ainsi sa part de paradis,
Un pauvre ménestrel, usé par les soucis
Et aussi démuni qu'une branche sans ses feuilles,
Passa allègrement de la vie au trépas.
Mais le jour de sa mort fut un Vendredi saint,
Ce qui fait que son âme fut bien embarrassée
En ne trouvant ni ange, ni diable bien disposés
Pour guider son trépas hors de son enveloppe.
Tous étaient occupés au tribunal des péchés,
A se disputer les âmes des Justes et des Bannis.*

*Au cours de son errance, l'âme du vieux troubadour
Aperçut un archange emportant l'âme d'un Juste.
Elle le suivit sans crainte sur le chemin du ciel,
Et arriva ainsi aux portes du paradis
Où saint Pierre contrôlait les entrées.
Il prit l'âme de l'archange, la mesura à la sainte toise,
La pesa sur la balance divine
Pour la classer enfin sur un nuage à sa peinture.
Il revint à l'entrée où l'attendait sagement
L'âme vagabonde du troubadour poète,
Venue sans accompagnement d'ange.*

*« Qui vous a amené ? demanda-t-il rudement,
Personne n'a ici sa demeure qu'il n'ait été jugé auparavant.
Et nous n'avons cure d'un vilain joueur de flûte
Qui voudrait entrer comme un air de musique. »
« Je ne peux pas être plus vilain que vous !
Répliqua effrontément l'âme du ménestrel.
Beau sire Pierre, qui trônait céans aujourd'hui,
C'est bien vous qui, hier, avez par trois fois renié
Notre Seigneur ? Votre foi devait alors être bien petite !
Traître ! Sortez du paradis,
Dieu a eu tort de faire de vous son apôtre.
Moi, qui suis franc et loyal,
J'ai loué Dieu avec ma musique.*

Il est juste que je sois ici plutôt que vous ! »
Interloqué devant le rappel de son passé,
Saint Pierre eut honte et s'en alla conter
Sa contrariété à saint Thomas qui lui dit :
« Rassure-toi, je vais voir ce ménestrel,
Et il partira pour être jugé. »

Il s'en fut donc trouver l'âme restée à la porte :
« Ces lieux sont la demeure, lui dit-il,
De Dieu, des Saints, des Anges et des Justes.
De quel bien te vantes-tu pour prétendre y entrer ? »
« Thomas ! n'avez-vous pas honte de m'interroger ainsi ?
Vous qui n'avez pas voulu croire en la résurrection du Christ.
Vous aviez fait serment de ne croire
Qu'après avoir touché les plaies du Seigneur !
Vous fûtes un mécréant, ce que je n'ai jamais été,
Il est juste que je sois ici plutôt que vous. »
Saint Thomas n'avait plus envie de parler,
Il baissa la tête et s'en fut conter sa vexation à saint Paul.

« Je vais parler à cette âme errante,
Lui dit ce dernier qui ne doutait pas de confondre le contestataire.
Vilain troubadour, ta place n'est pas au paradis,
Vas d'abord te faire juger au tribunal d'en bas. »
« Comment ? répliqua vertement l'âme du musicien,
Auriez-vous oublié quel tourmenteur vous fûtes ?
Jamais il n'y en eut d'aussi cruel que vous.
Saint Etienne l'apprit à ses dépens,
Lui que vous fîtes lapider !
Pensiez-vous que je l'ignorais ? »
Saint Paul éprouva une grande angoisse de remords,
Et il s'en retourna vers saint Pierre et saint Thomas.
Tous les trois décidèrent d'aller se plaindre à Dieu
De ces tourments de honte que leur faisait l'âme du joueur de flûte.

« J'irai !, dit le Seigneur, il s'en fut à l'entrée.
Jamais une âme d'humain n'entra au paradis sans jugement.
Tu as blâmé mes apôtres, et tu prétends avoir une place ici ? »
« Seigneur, répondit l'âme, j'ai autant droit qu'eux
D'être admis en ton domaine, je ne t'ai jamais renié,
J'ai toujours cru en toi, et je n'ai fait mourir personne.
J'ai donné mon pain aux pauvres, hébergé les vagabonds,
Soigné les malades, et enterré les morts.
Tu nous as enseigné que les péchés sont pardonnés
À ceux qui vivent ainsi, et tu sais que je dis la vérité.
Ce serait manquer à ta parole que de ne pas m'accorder
Une place à ton côté... »
« Il suffit ! dit le Seigneur, tu as sagement plaidé,
Et conquis ta place en paradis. »

*Et si en paradis, les Saints se sont fait Juges,
C'est pour faire oublier qu'ils furent des diables sur terre.
Sur Terre ce sont les Juges qui jouent à se faire saints
Pour envoyer au diable les damnés en galère.*

« *Seigneur donne-moi tout ce dont les autres ne veulent pas* ».

La prière du soldat

*Salut, mon Dieu !
Jamais encore je n'avais osé
Te parler comme cela, sans manière.
Comment vas-tu ce soir ?*

*Écoute mon Dieu,
Ils m'avaient dit que tu n'existais pas
Et, comme un sot, je les ai crus.
Ce soir je vois ton ciel,
Du coup je m'aperçois qu'ils m'ont dit un mensonge.
Si j'avais pris le temps de regarder ces choses
Que tu as faites si belles,
J'aurais su bien plus tôt
Que ces gens se trompaient.*

*Je me demande, Dieu,
Si tu consentirais à me serrer la main ?
Il m'a fallu du temps avant de voir ta face,
Mais si je trouve, ce soir, que tu es proche de moi,
C'est que je suis à la porte d'un moment infernal.
Qui sait ? Il se pourrait que j'arrive chez toi
Sans être annoncé, et peut être ce soir même.
Nous n'avons pas été très copains jusqu'ici,
Alors je me demande si tu m'attends !*

*Tu le sais, Dieu,
Je suis soldat et je porte les armes.
Mon pays est en guerre et il est occupé ;
Je dois chasser l'ennemi
De la terre de mes pères,
Et rendre à mes enfants la liberté perdue.
Il y aura tout à l'heure un horrible combat ;
Il me faudra tuer, ou bien être tué.
Qui sait ? Toi peut-être ? ...*

*Ah ! Dieu,
Si seulement je t'avais connu plus tôt,
J'aurais pu te confier mes projets et mes peines ;
Mais il est un peu tard, ce n'est plus le moment.*

*Allons ! il faut que je parte.
C'est drôle, depuis que je t'ai rencontré
Dans le regard des étoiles,
Je n'ai plus peur de mourir.
Au revoir Dieu.*

...on n'invente pas les hommes !

*Salut l'Esprit d'en haut ! Tu portes trop de noms :
« Dieu », « Allah » ou « Yahvé », que j'en perds mon latin.
Mais qu'importe après tout, ce que j'ai à te dire
S'adresse au Saint Esprit : Je t'accuse d'être aveugle !*

*Du haut de ton nuage, il y a bien longtemps
Que tu ne regardes plus la condition humaine.
Elle en prend à son aise avec le monde vivant,
Et transforme en enfer le bleu de sa planète.*

*Je te dis mon bonhomme : celui qui veille au grain
Doit l'avoir dans les yeux pour laisser faire les hommes.
Regarde donc ton image : elle ment, elle vole, elle tue,
Elle pollue, empoisonne, démolit la nature !*

*Je crains qu'elle fasse sauter la moitié de ce globe
Qui ne pense pas comme elle, qui n'aime pas son odeur.
Tu vois bien qu'elle est nulle ! Tu t'es bien fait avoir ;
Arrête donc ce massacre, reprends ta marchandise.*

*Ne fais pas l'innocent, car tu le sais fort bien :
Tu t'es un peu planté ! Pourquoi continuer ?
Les hommes ne sont pas bons et, malgré ses mille siècles,
Cette espèce animale se fout toujours de toi !*

*Tu n'étais donc pas bien tout seul au paradis ?
Ève t'a volé une pomme, depuis tu fais la gueule.
Mais bon dieu quand on a comme toi le pot d'être « Dieu »
On peut rêver aux anges, on n'invente pas les Hommes !*

En guise de conclusion...

*Oublie ton passé ! L'herbe repousse toujours et efface les vieilles traces ;
personne ne peut lutter contre l'herbe qui repousse. Ce sera ...*

Le dernier mot !

*Comme le font les pêcheurs, je lance ma plume à l'encre
Pour tracer sur page blanche, devenue champ de lettres,
Un sillon d'écriture pour labourer des lignes.
J'ai des vers plein mon cœur, des mots qui s'additionnent,
Entrent les uns dans les autres comme des poupées gigognes,
Pour dessiner des phrases et pour peindre des rêves,
Déclamer des poèmes, fredonner des chansons,
Qui chassent le temps qui passe sur une note de musique.*

*Sur mon chemin d'enfer je ramasse tous les mots
Qu'ont semé les Anciens pour m'en faire héritage.
Je range dans mon herbier leurs proverbes, leurs sentences,
Même leurs dictons rustiques colportés par le vent
Pour nous faire poésie qui soit de tradition,
Ou raconter légendes qui sentent bon la veillée.
Voulez-vous que j'allume un poème, une complainte,
Pour vous en faire flambée qui réchauffe l'amitié ?*

*Dites « **Oui** », cela suffit ; la plume m'échappe des doigts
Tant la puissance du mot l'emporte sur mon présent.
L'abominable attente d'une lointaine espérance,
L'usure des aubes malsaines, les bruits rudes de la rue,
Transforment ma nature et le monde qui m'entoure,
Font de moi un poète vieillissant en galère.
Le crépuscule est là, déjà la nuit s'approche,
Encore un court instant, j'écris le dernier mot !*



*Regardez, méditez, et aimez
pendant que vous vivez,
car quand vous serez mort,
ce sera pour longtemps !*



Le Philosophe

*« Et si vous dormiez ? Et si dans votre sommeil, vous rêviez ?
Et si dans votre rêve, vous alliez au ciel cueillir une fleur aussi belle
qu'étrange ? Et si à votre réveil, vous teniez la fleur à la main ? Ah !
que diriez-vous ? »*

Samuel Taylor Coleridge (*Poète anglais 1772-1834*)